

En direct

Il a chanté, jeudi soir
au Théâtre de verdure
à Nice

Léo Ferré : un poète sous le chapiteau



Léo Ferré s'est fait couper les cheveux :
mais il a gardé des idées longues...
(Photo Gilbert Castiès.)

Il est minuit. Les dernières lumières du Théâtre de verdure à Nice viennent de s'éteindre. Léo Ferré a chanté deux heures et demie durant, soulevé la ferveur des inconditionnels qui s'étaient déplacés, avant-hier soir (ils étaient entre 1.500 et 2.000) et ce malgré le « Mundial », pour venir écouter celui qui fut l'une des gloires des années soixante.

Un certain nombre d'entre eux ont réussi à pénétrer dans les coulisses pour essayer de lui serrer la main, de lui dire un mot, ou seulement de l'entrevoir lorsqu'il sortira de sa loge.

A l'intérieur de celle-ci, Léo Ferré est assis, tête dans une main, grillant une cigarette sans filtre, l'air fatigué, le regard errant sur les murs nus. Il a l'air heureux, cependant. L'accueil a été bon.

« Un public, dit-il, ça se frotte, ça se rode. Ce n'est jamais le même et le début est toujours difficile. » C'est vrai. Il n'était pas à l'aise pendant les trois premières chansons, interrogeant l'espace, prenant le pouls d'une foule disparate et tendue, dont l'âge oscillait entre vingt et cinquante ans.

« Une fois qu'on a saisi, poursuit Ferré, qui sont les gens qui vous écoutent et ce qu'ils attendent, c'est gagné. »

Le visage et les mains accusent les années ; le ventre aussi : Léo a pris de la brioche. Seuls, les yeux témoignent d'une vitalité étonnante. Mais, a-t-il encore des projets à soixante-quatre ans ?

« Vous savez, explique-t-il, dans un demi-sourire, le plus grand projet que l'on puisse avoir et ce, quel que soit l'âge, c'est de ne pas mourir. » La phrase sonne étrangement à cette heure de la nuit, alors que l'on est encore sous le choc de ses chansons et de la prestation remarquable qu'il vient d'offrir.

Il parle aussi de politique, bien sûr, rappelant pour la nième fois, qu'il « faut rejeter tous les pouvoirs, qu'ils soient de droite ou de gauche, car ils oppriment de la même façon l'individu. » Anarchie oblige...

Le visage s'éclaire quand il évoque sa famille, sa femme et ses trois enfants, ainsi que la maison où il vit, geste, là-bas en Italie, près de Sienna.

Dehors, les inconditionnels s'impatientent,

débordant de foi, comme tout à l'heure, sous le chapiteau, où ils l'ont applaudi longuement, chantant parfois avec lui, trépidant quand l'idole scandait des slogans noirs.

Avec une demi-heure de retard, il leur est apparu, conforme à sa légende, la couronne de cheveux toujours plus blanche, contrastant avec le tête-de-nègre de ses vêtements, où la seule fantaisie résidait dans le port de chaussettes mauves.

Seul, sur scène, avec pour compagnons un piano et un micro, il a repris tous les textes qui ont fait sa gloire, tapant du pied pour rythmer ses colères, dosant savamment les moments graves et les instants durant lesquels l'humour, imperceptiblement, dénoue les esprits.

Il a grimacé, cligné des yeux, s'est agité sur les airs de la révolution utopique et lointaine, sur des musiques superbes, à la respiration longue, aux rythmes tour à tour saccadés et suspendus.

Il a ému parfois lorsqu'il a rêvé ses « projets » chimériques à haute voix, qui ne sont autres que des candeurs d'adolescent sexagénaire. Il a fait sourire aussi, en se gaussant des « mots à la mode », truffés d'américanismes galvaudés, lorsqu'il a esquissé quelques claquettes dérisoires, dansant volontairement à contretemps, sur le thème de la guerre atomique.

Mais, le point d'orgue, selon nous, eut lieu lorsqu'il invita Baudelaire au voyage, chanta Rimbaud et scanda « La Ballade des pendus », de Villon.

Car, s'il y a Ferré l'anarchiste, dont les idées nous font personnellement l'effet d'un cautère sur une jambe de bois, il y a surtout Léo le poète, dont les textes figurent parmi les plus beaux de notre fin de siècle.

« La mélancolie, c'est un désespoir qu'a pas les moyens », « Le bonheur, c'est du chagrin qui se repose » : dans l'armée des poètes, Ferré a droit à une couronne. Mais, est-on sûr qu'il ne l'arracherait pas de sa tête pour la piétiner devant son public... ravi ?

Marc-J. TARDY.